

UN

Thomas Bernedi alluma sa webcam, s'installa devant et commença à parler :

« Bonjour. Je m'appelle Thomas Bernedi et, dans une semaine, j'aurai cinquante ans. Je profiterai de cet anniversaire de naissance pour me donner la mort. Je considère avoir suffisamment vécu pour être en mesure d'affirmer que la vie est une absurdité qui ne mérite pas d'être vécue et encore moins entretenue ou cultivée. J'ai eu la malchance de voir le jour contre mon gré. Je désire maintenant corriger cette infortune en retournant, de mon plein gré, au néant.

Afin de vous aider à vous faire une idée de ce que je suis — et surtout de ce que je ne suis pas —, je dois vous dire que je viens d'une famille normale et que je n'ai jamais manqué de rien. Cela ne m'a pas empêché de percevoir, entre mes maigres moments de bien-être, le vide de l'existence.

Je n'ai jamais vraiment vécu d'expériences traumatisantes. Je n'ai pas de dettes. Je ne crois pas en Dieu. Et je ne recherche surtout pas la pitié. Je suis ma propre victime.

Vous croyez que j'ai tort de vouloir me donner la mort ? Vous êtes persuadés que la vie en vaut la peine ? Qu'elle en vaut la PEINE ? Vous êtes tellement convaincus que vous croyez pouvoir me faire changer d'idée ? Me faire renoncer à mon projet ? Eh bien, soit ! Je vous offre la possibilité de me sauver la vie. Qui que vous soyez, vous disposez de sept jours pour me convaincre de renoncer à mon suicide.

Soyez imaginatifs! Donnez-moi envie de vous lire, de vous regarder, de vous entendre!

Donnez-moi le goût de vivre.»

Thomas Bernedi éteignit sa webcam. Une vignette de sa personne apparut sur la page de sa chaîne YouTube. Dans la case « Titre », il inscrivit : *Je me suicide dans 7 jours, à moins que...*, puis il fit glisser son curseur sur « Publier ». Il copia ensuite l'adresse de partage, la colla dans un courriel adressé et cliqua sur « Envoyer ». Aussitôt, cent personnes, des inconnus qu'il avait présélectionnés au hasard, reçurent la vidéo. La moitié de ces cent personnes ne prirent même pas la peine de la regarder. Une dizaine en furent offusquées et effacèrent immédiatement le message. Une bonne vingtaine d'individus partagèrent la vidéo sur Facebook en se demandant où était rendu le monde.

Trois heures plus tard, cinq mille personnes, d'un peu partout sur la planète, étaient au courant du projet de Thomas Bernedi. Et on continuait de partager régulièrement la vidéo.

DEUX

Jour un

Au matin du premier de ses sept derniers jours, Thomas Bernedi était calme et fort bien reposé. Il avait dormi mieux que jamais et s'était réveillé sans retrouver dans sa bouche ce goût de métal désagréable que lui laissaient d'habitude les somnifères dont il avait décidé, le soir précédent, de se passer. En temps normal, et surtout après avoir pris une décision d'une telle importance, il n'aurait pas fermé l'œil de la nuit. Mais on aurait dit, justement, que cette annonce qu'il avait faite au monde entier, la veille, l'avait soulagé, apaisé ; elle l'avait délesté de toute préoccupation présente ou à venir.

Thomas se demandait bien quel impact avait eu son message sur la centaine de personnes à qui il l'avait envoyé. Il se connecta donc au site d'hébergement de vidéos YouTube et fut sérieusement étonné des résultats : quarante-sept mille internautes avaient regardé son enregistrement, trois mille trente-quatre l'avaient partagé et neuf cent huit l'avaient commenté. Curieux, Thomas fit dérouler sa page et le premier commentaire lui sauta aux yeux : « Crève ! » lut-il à voix haute. Cela le fit franchement sourire et lui donna envie d'en lire plus. Il parcourut l'ensemble des messages et... il ne fut guère impressionné. Mis à part quelques extrémistes qui se moquaient de lui ou qui lui proposaient d'horribles façons d'en finir, les internautes ayant pris la peine de commenter sa vidéo avaient tous donné dans le cliché ou dans l'encouragement prémâché. Tout y était. Et bourré de fautes :

*La Vie est un cadeau de Dieu, vous ne pouvez pas Lui faire sa sen
vous retrouvé en Enfer.*

Oui, la vie est par foi difficile, mais il faut resté positif.

*Peut emporter les épreuves que vous vivez, vous devez vivre pour
les à affronter ! Elles vous font grandir.*

*Chercher l'amour ; quand vous l'aurez trouvé, vous n'aurez plus
envie de vous enlever la vie.*

Pensez un peu à ceux qui sont restés !

Le suicide est un geste très égoïste.

Mon frère ne se suicider et je ne lui pardonne jamais.

Faites un enfant et vous ne voudrez plus mourir.

Le suicide est un péché mortel.

Vous devriez téléphoner à S.O.S.-SUICIDE.

Ouvrez votre cœur et vous verrez : la vie est belle !

On y retrouvait même la célèbre phrase :

Le suicide est une solution permanente à un problème temporaire.

Il y avait aussi, naturellement, les convertis et autres membres de sectes bizarres qui prétendaient pouvoir redonner un sens à la vie de Thomas en l'accueillant dans leurs rangs. Ces aveugles crédules étaient persuadés qu'il lui suffirait d'adhérer à leurs croyances pour renoncer à la mort.

Joignez-vous à Jéhovah et vous trouverez la voie.

Viens au temple de Hare Krishna et tu revivras. Tu seras chez le Dieu de tous les dieux.

Nous sommes là. Nous sommes vous. Vous êtes nous. Vous + Vous = Vous. Vous + Nous = Nous. Nous est plus fort que Vous. Nous sommes avec vous. Nous moulons le destin.

Il vous faut renaître afin de renouer avec Dieu. Dès lors, vous n'aurez plus peur et vous honorerez la vie.

Gloire à la vie. C'est elle qui vous tuera et non votre main. Tendez-la-nous. Il est encore temps.

Curieusement, ces accros de sectes ne faisaient aucune faute.

« Peut-être sont-ce là des disciples du copier-coller », songea Thomas.

Il y avait également quelques commentaires vidéo. Mais Thomas constata vite qu'ils ne valaient pas mieux que les autres. Si l'écrit se portait de plus en plus mal depuis l'apparition d'Internet, l'oral, lui, était pire que pire, puisqu'il se limitait souvent à une succession d'idées préconçues, ponctuées de tics langagiers se rapprochant davantage de l'onomatopée que du mot. Ainsi, ceux et celles qui désiraient voir Thomas demeurer en vie avaient balbutié leurs arguments de la plus piètre façon :

Vous pouvez pas juste, comme, décider, comme, de finir votre vie, comme, de votre propre chef! C'est comme pas vous qui décide! Faites confiance, comme, au destin, comme, laissez-lui une chance!

Yo? Écoute... tu veux quoi? Pour vrai? Écoute... Et tu le dis à tout le monde, yo? Écoute... Non, c'est... Hé! Yo? C'est pas vrai!

C'est pas des choses qui se... écoute, qui... qui s'annoncent, ça! Yo? Écoute... Ça se fait pas! Tu le fais pas, ok?

Thomas était plutôt déçu. Tous ces commentaires étaient loin de lui donner envie de vivre, bien au contraire. Voilà donc où nous en étions? Voilà donc où le monde en était arrivé? Thomas avait peine à le croire. En cette ère unique de l'humanité, en cette époque technologiquement fascinante, déstabilisante, épouvante, où tous les habitants de la planète pouvaient se voir, s'écouter, se parler en temps réel et simultanément, en ces temps ultramodernes, où Internet et la communication étaient devenus des obsessions, la lettre et l'éloquence avaient disparu? Toutes ces personnes, branchées à longueur de journée, ne sauraient pas trouver quelques mots subtils, quelques formules originales, pour amener Thomas à reconsidérer son plan? Si tel était le cas, il devait se l'avouer, ce serait vraiment plus que déprimant; ce serait la reconnaissance de notre inutilité.

Ce serait un aveu planétaire de la vacuité de l'existence.

Plutôt démotivé par ces réflexions, Thomas faisait défiler sa page YouTube sans grand enthousiasme, à la recherche d'une possible perle, quand il constata que les derniers commentaires envoyés provenaient de gens qui lui avaient déjà écrit. Se demandant bien ce qu'ils avaient pu ajouter comme arguments pour l'amener à apprécier la vie, il parcourut les nouvelles publications, mais il se rendit compte, avec désolation, que tout ce que ces personnes racontaient de neuf ne le concernait pas. Ça ne concernait pas son suicide, non plus! Pas même le suicide tout court! En fait, tous ceux qui étaient revenus à la charge l'avaient fait pour insulter d'autres commentateurs ou pour répondre violemment à des insultes qu'eux-mêmes avaient reçues. Thomas frémit de rage. De l'annonce de son suicide aux premiers commentaires déplacés, aux discussions sur la religion, sur la croyance, sur l'athéisme, aux propos sur la liberté, sur l'intolérance, pas à pas, d'un thème à l'autre, Thomas et son projet avaient disparu. Ils avaient été remplacés par un désir, un seul désir: celui d'avoir raison.

On s'injuriait royalement pour défendre le subjectif, le risible, la foi ; l'indéfendable. On ne comptait plus les messages contenant les mots « raciste », « xénophobe », « nazi », « intégriste ».

Thomas rageait de plus en plus. Ses yeux s'emplirent de larmes et son visage devint écarlate. Une déflagration de contrastes et d'absurdités avait assailli son cerveau sans qu'il s'y attende. C'était surréaliste. Thomas Bernedi n'avait pourtant pas annoncé son divorce, son apostasie ou sa retraite, non ! Il avait annoncé son suicide ! Et on avait déjà évacué le sujet. À vrai dire, on avait évacué le sujet, le verbe et le complément, car ni Thomas, ni son message, ni les résultats n'avaient d'importance maintenant. Chacun s'obstinait à défendre son point de vue avec les plus grands sophismes et la plus grande mauvaise foi, quitte à se contredire régulièrement et sans vergogne. Il était devenu impossible de distinguer le vrai du faux, le fou du fou à lier.

Thomas se remit, peu à peu, de sa crise de rage et tenta de réévaluer la situation. Que devait-il comprendre de tout cela ? Ou plutôt, que devait-il admettre ? Qu'il s'attendait à tout, sauf à ça ? Que son idée était nulle ? Qu'il était inutile, voire illogique, de demander à des gens qu'il désirait quitter de l'implorer de rester ?

Mais comment pouvait-on être si insensible à son projet ?

Sans s'en rendre compte, voilà que Thomas venait de faire comme les autres : il venait de tout ramener à lui, à sa petite personne. Son ego avait manifesté, lui aussi, le désir d'avoir raison. Car il en était sûr, il avait raison ! Il était persuadé que rien ne pouvait être plus intéressant, plus touchant, que de voir un homme demander au monde entier de lui donner le goût de vivre, de le convaincre de ne pas se suicider.

Mais, dans ce cas, comment pouvait-il être, lui-même, si insensible à sa propre mort ?

Il n'y était pas insensible ! Au contraire ! Cette mort annoncée, ce n'était pas la sienne. C'était celle de tous les humains. Si la vie d'un être humain n'en valait pas la peine, alors celle des autres non plus.

Cette prise de conscience avait bouleversé Thomas et l'avait fait décrocher de son écran d'ordinateur. Quand il y posa, de nouveau, les yeux, un dernier commentaire apparut. Il provenait d'un certain monsieur De l'Étoile qui écrivait ceci :

Monsieur Bernedi, vous voilà, enfin ! Vous l'ignorez probablement, mais vous êtes la Nouvelle Terre de la Nouvelle Étoile. N'ayez crainte, votre planète vous reconnaîtra. La Nature me l'a confirmé.

Nous sommes presque prêts. Nous allons bientôt pouvoir procéder. Où êtes-vous ? Il faut faire vite parce qu'ils ont déjà beaucoup souffert. Mais dès qu'ils s'allumeront pour éveiller leur Étoile, ils ne souffriront plus.

« Qu'est-ce que c'est que cet illuminé ? ... se demanda Thomas. Qui donc veut-on faire mourir avec moi ? »

TROIS

Deux mois avant le jour un

Le jeune Ludovic Harnois enleva ses bouchons d'oreille, sortit de sa chambre et entendit, au loin, des ronflements. Sa mère dormait. Il aurait la paix pour un bout de temps. Il avança vers la cuisine, sans bruit. Ludovic ne savait jamais sur quoi ou sur qui il pouvait tomber.

La pièce était déserte. Comme d'habitude, la table s'était transformée en un cimetière de bouteilles vides. Ludovic ramassa les cadavres et les déposa dans une caisse. Les consignes, mince consolation, lui rapportaient toujours, au moins, quelques dollars. Ludovic débarrassa ensuite la table des divers sachets de plastique qui y traînaient. Il lui sembla qu'il y en avait plus que d'habitude. En soulevant le couvercle de la poubelle pour les y jeter, il vit un tampon gorgé de sang ainsi que trois condoms souillés. Encore là, c'était plus que d'ordinaire. Il jeta les sachets par-dessus, retira le sac de la poubelle, le noua sans trop le serrer et le posa sur les bouteilles vides. En prenant la caisse pour l'apporter dans l'entrée, Ludovic remarqua un petit cylindre blanc à l'intérieur d'un des goulots. Il attrapa la bouteille et la porta à ses yeux. Il reconnut tout de suite l'objet : c'était une seringue. « Merde..., pensa-t-il. J'espère que ce n'était pas pour elle. »

En route vers l'entrée, Ludovic s'arrêta pour vider le gros cendrier sur pied qui trônait près du divan. Il constata alors qu'il y avait deux couleurs différentes de rouge à lèvres sur

les mégots. C'était exceptionnel, car sa mère accueillait rarement des femmes. Ludovic dénoua le sac à ordures et y vida le contenu du cendrier. Ce faisant, il distingua, au fond du sac, le coin d'une enveloppe. Elle l'intrigua. Il la prit entre ses doigts et tira dessus en la secouant un peu pour en faire tomber les souillures qui s'y étaient collées. Il ne put lire à qui l'enveloppe était adressée, car le sang du tampon avait masqué, en partie, le nom du destinataire. Ludovic ne pouvait y lire que *Monsieur...* Intrigué, il partit vite en direction de la cuisine, à la recherche d'un mouchoir qu'il ne trouva point. Il se rabattit aussitôt sur la salle de bain où il savait qu'il avait des chances de trouver du papier hygiénique. Des chances, seulement, car il fallait s'attendre à tout avec sa mère. En ouvrant la porte, il fut surpris de ne pas se retrouver en face d'un désastre. En fait, le siège de la cuvette était taché d'excréments et on n'avait pas tiré la chasse, mais ce n'était rien comparativement à ce qu'il avait l'habitude de découvrir. Ludovic actionna la chasse d'eau, prit un peu de papier hygiénique et retourna à l'entrée où l'air était plus respirable. Il s'affaira ensuite à essuyer la tache qui cachait le nom apparaissant sur la lettre. Ayant séché, le sang refusa de s'en déloger. Il fallait de l'eau. Ludovic se rendit à la cuisine, y mouilla son morceau de papier et frotta le sang collé sur l'enveloppe. Cela empira les choses ; il devint impossible de déchiffrer le nom du destinataire. Ludovic faillit pleurer. Il songea alors à ouvrir l'enveloppe. Mais il hésita. Car même s'il avait trouvé la lettre au fond de la poubelle, il craignait au plus haut point la réaction de sa mère. Il la voyait, penchée sur lui, l'écrasant de sa prestance, de sa folie, de la prestance de sa folie. Il sentait son haleine acide, ses mains trop moites. Il imaginait son délire, sa paranoïa, sa colère. Il vivait déjà la crise. Ludovic vivait une crise que sa mère ne piquerait peut-être jamais. Peut-être. Mais le fils connaissait suffisamment sa mère pour savoir que, si ses beuveries étaient à peu près toutes semblables et prévisibles, ses crises, elles, étaient

totalemment différentes d'une fois à l'autre et pouvaient avoir des conséquences insoupçonnables.

Ludovic sentit son slip se mouiller. Il paniqua un instant, mais ferma les yeux et respira profondément. Méditer. Il devait méditer. Son gabarit n'en imposant guère, c'était dans la méditation qu'il avait appris à vaincre sa mère. Mais ce n'était pas en répétant un mantra qu'il y parvenait. Dans ses moments d'affolement, Ludovic pensait plutôt à un grand gaillard. Un géant aux cheveux gris et au regard sérieux. Il se concentrait sur lui, le fixait et l'invitait du regard. Et, au bout d'un long moment, ce grand monsieur, à l'air bon, juste et droit, finissait par s'approcher et lui donnait un ordre. Ludovic revenait alors à lui et pouvait temporairement retourner à ses occupations sans ressentir la moindre culpabilité ni la moindre crainte vis-à-vis de sa mère. Cette fois-ci, le grand bonhomme lui avait lancé : « Inspecteur Ludo, vous êtes payé pour enquêter, alors, enquêtez ! »

L'enveloppe entre les mains, Ludovic ouvrit les yeux et se sentit en pleine possession de ses moyens. Avec une grande assurance, il en déchira une extrémité et extirpa la feuille qui s'y trouvait. Il tressaillit. L'en-tête ne mentait pas : cette lettre était adressée à *Monsieur Ludovic Harnois*. Elle allait comme suit :

Cher Monsieur Ludovic Harnois,

Après avoir étudié toutes les candidatures qui nous ont été soumises et analysé les résultats des nombreux tests et des diverses épreuves que nous avons fait passer aux candidats, nous sommes heureux de vous annoncer que vous avez obtenu des résultats qui vous honorent. Par conséquent, vous avez été sélectionné pour participer à notre projet.

À partir de maintenant, Monsieur Ludovic Harnois, vous pouvez donc vous considérer comme un véritable Espion.

Ludovic plaqua la feuille sur ses lèvres. Un grand frisson grimpa le long de sa colonne vertébrale. Cette incroyable nouvelle effaçait soudain tous ses malheurs et toutes ses angoisses. Il devenait quelqu'un. Quelqu'un de valable ; quelqu'un de normal.

ÉTOILES TOMBANTES

Un bruit de verre brisé retentit du côté de la chambre de sa mère. Un long cri rauque suivit.

L'euphorie de Ludovic avait été de courte durée.